

Premier tableau

Un Ecosais sur la plage

La brume est si épaisse que l'on ne parvient plus à distinguer le vieux môle. Le fracas de la houle contre la digue berce dans un rythme monotone et lancinant une carcasse de bateau. Le squelette d'une coque de vedette frappe dans un bruit sourd le mur noircit de la jetée. Le phare endommagé, droit comme une stèle, ne parvient plus à éclairer cette longue nuit de son éclat jaune et chaud. Son brillant a disparu, il ne peut plus guider le marin égaré. Il a sombré lui aussi dans le deuil de la brume opaque. Ce lourd voile de vapeur semble aspirer la mer, la ville et tous les éléments dans sa gueule.

Ponctué par les ricanements des mouettes en survol au-dessus des flots, il semble comme dans la légende bretonne que l'Ankou s'abat sur la cité avec sa charrette de vieux bois grinçants. Ce grand homme vide, aux cheveux longs et blancs, coiffé d'un chapeau à larges bords émet quelques rires stridents à l'approche de ses victimes. Il prend alors les âmes des défunts pour les emmener dans « l'Haut » delà.

Une légère brise marine tente de chasser par son souffle trop fragile les fantômes de la nuit. Mais ils restent bien là dans les décombres, accrochés à un récif, une barge ou dans la mémoire des survivants. Pas un bruit..., non pas un bruit, ou peut être une plainte au loin, non distincte. Un râle presque inaudible qui s'échappe, quelque peu dissimulé par le doux clapotis des vaguelettes à peine formées par une mer paralysée, telle une masse inerte. Traversée de part en part au cours de la longue nuit, elle est inondée du sang des hommes et de la terre. Ce matin, elle semble ne plus pouvoir s'éveiller. Elle vomit de l'écume, des bois brisés et des corps sombres. L'odeur de la poudre, du feu et du mazout écrase ce léger bouquet frais du sel et des algues transportées par le va et vient perpétuel de la marée.

Aux premières lueurs de l'aube, fragile et incertaine, une bruine s'efforce de rincer le sang de la nuit, la sève de la souffrance. Le brouillard s'étirole peu à peu et tente de fuir la ruine de ces hommes.

Il est là, immobile depuis le milieu de la nuit. Sans un mot, effondré contre un muret face à la plage. Il scrute le sable. Ses yeux rouges, presque clos, laissent s'échapper de petites larmes qui creusent des sillons dans son visage d'enfant. La bise matinale accentue les gerçures et les ridules formées par les pleurs du jeune homme de la Kriesgmarine. Le casque lourd déposé à ses pieds vacille de gauche à droite au gré du vent. Le petit bruit métallique du fer sur le gravier apporte une note stridente et dérangeante. Il renifle par moment, se lamente souvent, marmonne parfois. Le soldat à la tête lourde ne parvient plus à maintenir son regard sur la plage balayée et nettoyée par la pluie. Un filet d'eau s'écoule de ses cheveux d'or et glisse le long de ses yeux pour laver ses sanglots. Espoir bien illusoire pour ce soldat brisé par la fatalité de son acte. Ses mains demeurent crispées à son fusil Mauser. Les doigts ont blanchi sous la contracture des muscles et des tendons qui écrasent ses phalanges contre l'acier du canon. Vêtu du célèbre uniforme couleur Feldgrau, le vert de gris de campagne, le jeune caporal a perdu de sa superbe. Il est seul. Seul sur

cette digue, seul dans cette ville, seul dans son désespoir. Son unité organise les recherches dans les rues de la cité portuaire où les derniers commandos Britanniques se sont réfugiés. Dans une cave, sous un porche, ceux qui n'ont pas été tués ou capturés se cachent dans un dernier espoir. Les envahisseurs se sont fracassés sur les défenses côtières.

Et il y a celui-là, étendu sur la plage. Un gamin rouquin venu d'Outre-Manche pour s'allonger sur ce sable rougit par cette nuit de deuil. Ce gars-là, c'est le sien. Il le tenait au bout de son viseur. L'écossais courrait sur cette longue plage à la recherche d'un abri. Il s'était arrêté à la vue de l'arme pointée vers lui. Il n'avait jamais ressenti cette menace, l'inquiétude de la seconde d'après, l'angoisse de la détonation. Ils s'étaient longuement regardés. Les deux gamins face à face sur cette plage. Le caporal en vert de gris tenait son Mauser en bras tendu, l'index crispé sur la gâchette. De lourdes gouttes de transpiration dévalaient de son casque. Son souffle s'était coupé à cet instant. Son corps semblait vaciller dans un tremblement incontrôlable. Il allait suffoquer et s'effondrer. La panique le terrassait et gagnait en profondeur. Il était aspiré par son devoir de soldat. Il devait protéger la plage de l'envahisseur. Il fallait repousser ce peuple de barbare venu des mers pour exterminer, piller et déstabiliser le nouvel ordre établi sur le continent de la vieille Europe. Il devait venger son père tomber en 1916 dans la boue de la Somme. Le vieux était mort après deux années de campagne. Il avait été fauché par un obus. Mort pour rien comme tous les autres, car on nous a volé notre victoire. Pire, on nous a humilié, écrasé, ruiné. Trahi par ces gouvernants à la solde de l'occupant français ou anglais, les veuves et les fils ont rampé sur le pavé comme les pères il y a quelques années dans les tranchées.

Hans est né en 17 à Dortmund. Le même jour, dans les fonderies américaines, on coulait l'obus qui allait bientôt engloutir son père. Celui-là, avait conçu le drôle au cours d'une permission de quelques jours. Ils ne se sont jamais rencontrés. Le gosse est devenu un beau jeune homme qui parcourait les petits boulots comme les petits larcins. Il s'était pris une

baffe par un poilu lors d'un défilé militaire. Un rire de gosse pris comme une moquerie. Il faut saluer et plier l'échine à celui qui a pris le père. Mais en Rhénanie comme dans le reste du pays, on crevait par centaine. La grande faucheuse était à l'œuvre. Pas de pain mais de la honte qui écrasait tout un peuple à bout de souffle.

Perçu comme l'unique responsable de la grande boucherie, l'Empire Allemand a été dépecé par les vainqueurs de 18. Chacun s'est servi grassement. Les colonies comme le Cameroun, le Togo, la Namibie ou le Rwanda feront la fortune des français et des anglais. Le pays disloqué sera grignoté par les frontaliers. Le traité de Versailles conduisait le pays à la ruine en lui imposant un remboursement de dettes effarant et irréaliste de plus de 20 milliards de marks-or et la confiscation de l'essentiel de ses ressources.

Dans les années 30, le pays s'était effondré. C'est bien ce qu'ils voulaient, que les allemands soient définitivement à genou. Et ils l'étaient. Ici on se suicidait, là on crevait dans de longue file d'attente pour un bout de pain. Hans et sa mère occupaient un petit deux pièces près du centre-ville. Depuis la grande crise, son oncle qui tenait une petite manufacture textile s'était pendu. Il n'avait pas supporté la perte de sa femme suite à une vilaine grippe mal soignée, et à l'arrêt de son entreprise faute de commande. Comme une cinquantaine d'ouvriers, Hans et sa mère s'étaient alors retrouvés sans emploi. On ne pouvait alors plus chauffer ni manger.

Hans et deux ou trois de ces amis d'errance volaient un peu de charbon ou un peu de pain. Ils erraient dans la vieille ville en quête d'un maigre butin pour améliorer le quotidien. Pour un peu de chaleur et de réconfort, le soir ils participaient aux réunions de quartier du Deutsche Arbeiter Partei. Là, ils ont participé à la remise en marche du pays. La discipline et le travail.

En 1936, Hans fit son service militaire. Il voulait servir son pays, comme l'avait fait son père disparu dans la terre de France. Sa mère avait retrouvé un travail dans une usine d'armement. Le contre maitre qui était un gars du parti trouva un boulot de chaudronnier à Hans dès son retour. Il retourna vivre avec sa mère mais dans un appartement plus coquet. S'en

était fini des années noires. Maintenant on mangeait et on ne crevait plus dans le froid. Tous les matins, rythmés par la sirène de l'usine, on bossait pour gagner les marks de la liberté. C'est là qu'il rencontra Ida. Ils se marièrent peu avant la guerre et s'installèrent dans un petit meublé sous les toits d'un vieil immeuble près de l'usine. Elle n'aimait pas les idées du parti. Elle avait peur.

Mais cela ne suffira pas à retenir son bel époux qui s'enrôla dans une milice armée pour redresser et discipliner le pays. Quelques mois après, il marchera sur la France pour venger son père, effacer à jamais la honte et retrouver la grandeur et la richesse de sa nation. Affecté à la marine de guerre, Hans aura pour mission la défense du littoral, jusqu'à ce 27 mars 1942.

Vers 23h, les sirènes avaient annoncé l'arrivée de la Royal Air Force (RAF). La base était constamment bombardée. Repère des fameux U Boot, elle était un enjeu stratégique de grande importance. La meute de loup de mer ravageait les flottes américaines et anglaises dans l'Atlantique. De plus, le cuirassé allemand *Tirpitz*, le plus grand navire de guerre de la Kriegsmarine, était une menace constante pour les convois britanniques. Par sa présence dans les eaux norvégiennes, il immobilisait une bonne partie de la Home Fleet à Scapa Flow tandis que la RAF était dans l'incapacité de le couler. Mais, les Britanniques avaient repéré son point faible. Il n'existait qu'une seule cale-sèche suffisamment vaste pour l'accueillir hors des eaux allemandes en cas de besoin : la forme Joubert, dans le port de Saint-Nazaire. Si les Britanniques parvenaient à la détruire, le cuirassé allemand serait privé d'une base de réparation proche de sa zone d'opérations et il ne pourrait plus s'aventurer dans l'Atlantique. Les bombardiers de la RAF avaient tenté d'anéantir le port de Saint-Nazaire, en vain. La tâche revenait donc aux commandos.

Une opération, baptisée « Chariot » créée à l'initiative de Churchill vit le jour peu de temps après la défaite de la France. Six cent onze britanniques embarquèrent sur une véritable armada pour monter à

l'assaut de la forteresse. On y trouvait des anglais, des irlandais et aussi quinze garçons en kilt du régiment Ecosais qui arrivaient directement de Glasgow. Depuis deux ans à Southampton et à Cardiff, les commandos subissaient un entraînement intensif pour la réalisation de cette opération périlleuse. Le programme était varié : maniement des armes, manipulation d'engins explosifs et combats urbain. Il manquait juste la préparation à mourir, à tomber sur une plage loin de chez soi.

Henry était de ceux-là. Le portrait craché de son père lui répétait constamment sa veuve de mère. Le rouquin était troisième ligne dans le club de rugby de son quartier de Glenwood. Le grand gaillard avait repris la ferme familiale au côté de ses cinq frères et de sa mère. Petit dernier de la fratrie, il s'était associé à Tony l'ainé, pour entretenir l'exploitation et nourrir les cent cinquante têtes de bétail. Sa relation avec Tony était particulière, presque paternel. Depuis la mort de leur père, le doyen se sentait responsable et pilier de famille. Autoritaire mais non rigide, il avait toujours veillé à ce que la gamelle soit pleine. Henry n'avait jamais connu son père. Son portrait trônait sur la cheminée ainsi que des photos de mariage mais aussi de sa garnison quelques jours avant son départ pour l'est de la France en 1915. Le vieux après une soirée arrosé avec son club de rugby s'était engagé lui et ses camarades dès le lendemain d'une cuite patriotique. Sur une dizaine de gars, seulement deux étaient revenus. Comme les copains, il fût fauché par les mitrailleuses allemandes sur le front de la Somme en 1916. Après une semaine de bombardement des positions allemandes, les alliés s'étaient élancés baïonnettes aux fusils. 50 000 hommes tombèrent dès le premier jour. Les sifflets des gradés qui résonnaient sur la plaine picarde envoyaient des millions de gamins à l'abattoir. Accrochés dans les barbelés intacts malgré les bombardements, les Britanniques se retrouvaient sous le feu des armes automatiques.

Le retour de l'enfer avait forgé les esprits autour du plus jamais ça. La der des ders. Henry s'était forgé auprès de son frère aîné et sur le pré autour du ballon ovale. Sa petite amie venait à tous les matchs même si elle fermait les yeux et se cachait derrière ses mains lors des bagarres qui émaillaient les fins de rencontre. Après son travail à la ferme, Henry se hâtait à la rénovation d'une petite remise au fond de la cour. La maison en

Pierre sèche et couverte d'un toit de chaume accueillera bientôt les tourtereaux. La noce fut célébrée malgré l'absence de deux de ses frères. Ceux-là tentaient de fuir la France agenouiller face au nabot moustachu. Après l'évacuation de Dunkerque, le Reich écrasait les Britanniques sous un tapis de bombe. Glasgow et l'Écosse ne furent pas épargnés. La terreur s'installa dans les esprits malgré le flegme légendaire des Iliens. Le débarquement et l'invasion du territoire semblait inévitable. Henry devait devenir un soldat de la liberté et défendre sa famille, ses terres et la mémoire de son père. Il se rendit avec quelques gars du club de rugby à la conscription de son quartier.

Après deux ans d'entraînement aux manèges des armes et à la discipline militaire, il fut informé de sa participation à l'opération Chariot. Trois jours avant son embarquement sur le destroyer Campbeltown, il reçut une lettre de son épouse Kirstin, l'informant de la naissance de son fils Kenneth. La mission ne devait durer que trois ou quatre jours, il serait de retour pour le baptême de son enfant.

La flottille se présenta à l'embouchure de la Loire le soir du 27 mars 1942. Les bateaux arboraient le drapeau nazi afin de tromper l'ennemi. Sous le couvert de la nuit et de la brume, ils approchaient de leurs objectifs. La RAF faisait diversion par un survol de la ville et des défenses côtières. Les soldats de la Wehrmacht avaient les yeux rivés sur le ciel éclairé par les tirs de la DCA et les projecteurs longues portées. A quelques encablures du port, les allemands comprirent leurs méprises et déchainèrent les enfers. Le Campbeltown parvint à fracasser la porte de la forme Joubert à une vitesse de 18 nœuds et s'y encastra profondément. Le pont était alors sous le feu des défenseurs. Henry et son unité sautèrent du navire pour éviter le massacre. Le jeune rouquin se retrouvait comme son père vingt-six ans plus tôt pris dans une nasse et face aux mitrailleuses. Il n'avait jamais connu le feu, le crépitement des armes, les explosions, les cris des hommes que l'on broie. Dans cette eau glacée, il a nagé, nagé pour s'éloigner de l'horreur. Entraîné au fond de la Loire par le poids de son

uniforme rempli d'eau et de son matériel de guerre, il suffoque. Il va mourir dans les remous de l'estuaire. Pris dans la brume et la nuit, son corps est aspiré au fond de l'abîme. Dans une dernière étreinte, Henry parvient à se libérer de son barda. Son pied accroche une masse dure et ferme, peut-être un rocher. Il est sauvé. Il rejoint en rampant la plage et s'effondre dans un dernier râle sur le sable. Après quelques minutes d'inconscience, les explosions, les cris et le hurlement de la sirène vinrent à bout de son apaisement salvateur. Dans un sursaut, Henry se relève. Sonné comme après une bonne baston, son corps est lourd et lui fait mal. Il doit rejoindre son unité. Seul dans ce pays inconnu, il est perdu. Il doit retrouver les siens et réembarquer pour retrouver son fils et Kirstin. Pour le baptême, il y aura tous ses frères et sa mère qui les regardera d'un œil admiratif et fier. Le pasteur plongera l'enfant dans l'eau bénite puis ils se retrouveront autour d'un bon repas. Henry ira peut-être boire une ou deux pintes avec les gars du quartier et ses frères. On échangera quelques souvenirs sur cette guerre. Henry racontera sa chute dans l'eau, puis cette plage et ce soldat à l'uniforme vert de gris qui sans un mot le vise de son fusil. Henry se souvient alors les matchs de rugby. Il a les meilleurs appuis du club. Un petit jeu de jambe et son adversaire reste planté et c'est l'essai. A cet homme, il a souri et d'un clin d'œil il s'est esquivé. Un claquement dans l'air, une détonation sourde, une fumée qui s'échappe du canon. L'écossais en kilt s'est allongé dans le sable. Son sourire se transforme en un léger grincement de dents presque inaudible. La cage thoracique d'Henry se repose pour une dernière fois et s'envole pour ne laisser de lui qu'un corps inerte.

Les bombardiers de la RAF survolent à nouveau le port afin d'harcéler les défenses côtières. Les bombes s'écrasent sur la ville. Les explosions et les tirs de DCA martèlent la cité dans un bruit d'horreur, tel un chariot qui écrase les maisons et les hommes dans sa fureur. Hans devient soudainement frénétique et se prend à crier d'angoisse. Il jette le Mauser dans la mer et coure vers l'écossais allongé pour le tirer sous la digue. Les explosions se rapprochent de la plage. Hans dans un ultime

effort parvient à extraire le corps inerte du jeune Britannique. Il s'assoit près de lui et commence à lui parler d'une voix rassurante et soudainement apaisée. Il lui parle d'Ida. Il va aller la retrouver. Cette guerre, ce bruit, c'est pas pour lui.

La dernière déflagration provoquera l'effondrement de la digue. Les deux frères d'armes, côte à côte et main dans la main s'échangeaient quelques vieux et derniers souvenirs avant d'être ensevelis pour l'éternité.

Fin